

LE TEMPS

théâtre Mardi 21 juin 2011

Sur nos monts, trop de soleil

Par Marie-Pierre Genecand

Antoine Jaccoud raconte la détresse des exploitants des stations de ski face au réchauffement climatique. Tout est vert, fini l'heureux temps de l'or blanc

La fin du froid sera le début de l'effroi. Et pas seulement pour les ours blancs. Dans Désalpe, texte d'anticipation d'Antoine Jaccoud à l'affiche du Temple allemand de La Chaux-de-Fonds, l'auteur romand raconte le désarroi des exploitants des stations d'altitude quand l'hiver restera vert. «Nous sommes descendus, en haut c'est foutu», disent en chœur et en casque trois skieuses hébétées. En écho à ces silhouettes désormais désuètes, le cri de stupeur et l'étrange mélodie de quatre cors des Alpes qui naviguent sur la scène comme des mâts en liberté. Un spectacle étonnant. Décalé et oppressant en même temps.

Il y a un ton Antoine Jaccoud. Une manière de parler de sujets graves en les prenant de biais. On pense d'abord que l'auteur et scénariste se moque. Et puis on réalise qu'une vraie angoisse sous-tend ses constats alarmants. La grippe aviaire, l'obésité, et avant, début des années 2000, la Suisse et ses limites, la fin du monde paysan... Antoine Jaccoud chronique nos périls en listant ce qui fuit, ce qui meurt. Face à cette nostalgie, on rit, on sourit, mais on frémit aussi.

Mêmes sensations contrastées avec Désalpe, colère des naufragés de l'hiver. Tout commence autour d'un apéro. Du blanc, évidemment. Et trois comédiennes, attablées (Françoise Boillat, Johanne Kneubühler et Isabelle Meyer), qui broient du noir. «Une fois la maman qui s'était assise dans une beuse. Elle en avait plein le pantalon. Qu'est-ce qu'on avait ri!» dit l'une. «Une fois le père qui avait trop bu. D'abord il dort à la messe et puis tout à coup il se met à crier – des jurons, des insanités –, et soudain il se déculotte devant le Christ en croix. Qu'est-ce qu'on s'était fait gronder!» dit l'autre. Ces souvenirs pourraient être joyeux, légers, ils sont sinistres, car ils rappellent le temps d'avant, le temps où la neige tombait et promettait de belles rentrées d'argent. Il est là, bien sûr, le nerf de la guerre du froid. Les bénéfices que les hôteliers et commerçants des hauteurs récoltaient quand les touristes affluaient.

A travers la voix de ces comédiennes qui portent chaussures de ski et bonnets, les exploitants qu'on suppose valaisans le reconnaissent: ils ont flambé, acheté des voitures hors de prix, peut-être même défiguré le paysage. Mais «nos grands-parents mangeaient avec les bêtes, chopaient la polio, la vérole, ils sentaient le pas propre. On a seulement voulu faire un peu mieux qu'eux», plaident-ils. Et puis, contenter les clients n'était pas une mince affaire. «Un étranger qui voulait des bâtons de ski comme ceci ou comme cela, on les lui dénichait. Une dame qui avait mal aux pieds dans ses chaussures, on les changeait sans discuter. Un Monsieur qui n'aimait pas le vin de chez nous, on lui trouvait du français, ou de l'italien. Une cheminée qui tirait mal un soir de Noël, on envoyait le ramoneur. Toujours on s'est mis en quatre, toujours.»

Antoine Jaccoud excelle dans ce genre documentaire. Et dans l'art des listes. Nos champions de ski, nos plus belles stations, les noms des familles valaisannes qui ont dû descendre en plaine... Chuchotées au micro, ces énumérations prennent des allures d'incantations.

Mais ce texte n'aurait pas un tel impact sans la présence du quatuor Dacor. Quatre cors des Alpes accordés à un demi-ton de différence pour que l'ensemble de leurs sons sorte des harmoniques classiques et dérange. Derrière leur instrument monté sur roulettes, Jacky Meyer, Valentin Faivre, Daniel Brunner et Jacques Henry commencent en veste de ski, finissent en tongs. Et valsent en ligne quand les filles du froid racontent le soulagement lié à l'abandon des stations. «On ne regrette pas tout, on s'est mis à genoux devant les clients et leurs petits caprices.» Après l'hiver, le printemps. Autant en emporte la boue...